

GREAT NORTH TM
LE GRAND NORD ^{MC}

Large Format Film

SCÉNARIO - VERSION 7
Rédigé par Georges-Hébert Germain

STORYBOARD
Dessiné par François Couture,
Couture Gagnon Illustration Inc.

Motion International IV inc. (1998)
22 juillet 1998

LE GRAND NORD - Scénario Version 7 *113 sc.*
rédigé par Georges-Hébert Germain -- 22 juillet 1998

Scène 1.



Les paysages les plus spectaculaires et impressionnants du Nunavik. En plein hiver. Sans ordre. Pics des Torngats, cratère du Nouveau-Québec, fjords de la côte du Labrador, cap Wolstenholme, vallée de la rivière George, etc.

Plein jour, mais pas de soleil.

On entend, on voit le vent, le blizzard très violent qui efface tour à tour chacun des paysages qu'un autre remplace. Comme si on feuilletait rapidement un album d'images.

Scène 2.

On suit les pistes d'un loup dans la toundra. Elles nous conduisent à d'autres pistes, innombrables, de bœufs musqués, de caribous.

On voit leurs piétinements et les cratères innombrables qu'ont creusés les caribous dans la neige. Le blizzard efface toutes ces traces.

Scène 3

Des pistes d'humains se perdent dans le désert blanc.

Scène 4

La toundra à l'infini, plate, horizontale, très vide et calme, vaguement inquiétante. On regarde l'horizon de tous côtés. Comme si on attendait quelqu'un ou quelque chose. Ou comme si on était perdu. On entend des souffles, des bruits de bêtes en marche. Sans les voir.

Scène 5

On entend, très faiblement d'abord, des chants de gorge.

On voit, en gros plans, comme s'ils surgissaient de la nuit, des pétroglyphes représentant des visages humains. D'abord flous, ils apparaîtront de plus en plus clairement.

Une voix. Ou plusieurs voix en alternance. De femmes et d'hommes. On pourrait croire que ce sont les voix des personnages que représentent les pétroglyphes. Ou les voix des peuples du nord.

« Ce pays est l'un des plus austères et des moins généreux du monde.

Le plus dur et le plus rude qui soit. C'est le dernier grand territoire de la planète qu'ont occupé les humains. C'est notre pays, le pays des Inuit et des Yuit, des Youkagirs, des Naskapis et des Cris, des Dénés, des Aléoutes, des Sâmes, des Lapons, des Iakoutes et des Tchouktches...

Nous sommes les peuples du froid. Nous avons conquis ce pays.

Nous y avons grandi, nous y avons fait notre vie. »

Scène 6

Quelques images floues, très courtes. En sépia. Un petit groupe de chasseurs marchant, très loin, se rapprochant presque imperceptiblement. Ils portent des armes et des vêtements traditionnels. D'abord sépia, ils apparaissent finalement comme en ombres chinoises. Puis ils sont balayés par le blizzard. Fin des chants de gorge. Voix d'homme.



« Ce pays, notre pays, est violent et implacable. Survivre ici a été et reste un exploit. Nous avons dû nous adapter et développer des savoir-faire nouveaux, uniques, inventer des outils, des armes. Nous avons dû surtout établir avec les animaux de ce pays des liens très étroits. Ils ont été, ils sont toujours nos complices, nos frères. »

Scène 7

Quelques images magnifiques d'animaux. Très courtes. Un harfang des neiges, seul, immobile, niché sur une hauteur. Très gros plan. Un loup en pelage d'hiver, couché, à l'affût. Des bœufs musqués, leurs têtes rapprochés formant rempart, leurs fourrures en lambeaux flottant au vent. Impression de force, de grandeur. Des milliers de caribous courant (au ralenti) sous la neige tombante avec leur beau pelage d'hiver, l'épais collet de fourrure blanche.

Scène 8

Dessins dorsétiens (très anciens). Ils ont quelque chose d'inquiétant. On y voit des créatures aux formes étranges parmi lesquelles on distingue des caribous, des ours, des bœufs musqués. Et des humains.

« Les peuples qui les premiers ont pénétré dans ce pays, il y a 4 000 ans, venaient d'Asie, comme tous ceux qui ont peuplé les Amériques. Certains fuyaient d'autres peuples, plus belliqueux, mieux équipés, déjà installés sur le continent, les Indiens, qui longtemps avant eux ont occupé les forêts et les prairies les plus fertiles. Il y eut des échecs et des recommencements, plusieurs vagues de peuplement dont certaines se sont brisées, ne laissant ici et là dans cette immensité que des traces infimes. Nous étions des passants et des fugitifs. Comme tout ce qui vit ici. »

Scène 9

Un homme et un petit garçon portant des vêtements de peau traditionnels, achèvent de construire avec de gros blocs de neige un inukshuk presque deux fois plus haut qu'eux. Le ciel et la toundra se confondent. L'homme et l'enfant semblent en suspension dans un espace irréel, très bleu.

« D'autres sont restés, les hommes de Thulé, nos ancêtres. En moins de mille ans, par petits groupes de quelques dizaines d'hommes et de femmes, nous avons occupé un territoire plus grand que votre Europe. »

Scène 10

On entend de nouveau les chants de gorge. Dans un tout autre registre, très stimulant. On voit une sculpture de stéatite représentant des chanteuses de gorge. Elles sont enlacées, face à face. L'une, la plus jeune, a un bébé dans son capuchon. (On trouvera à la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, à Baie d'Urfé. Voir Richard Murdoch.)

« De génération en génération, nous nous sommes transmis les connaissances et les savoir-faire que nous avons acquis et qui nous ont permis de survivre ici. Nous sommes un peuple de survivants. Notre adaptation à ce milieu est une véritable prouesse technologique et culturelle. »

Scène 11



Deux femmes en chair et en os se substituent aux chanteuses de gorge en stéatite. Même position, face à face, enlacées...

On voit leurs ombres sur la neige, très tranchées et longues, typiques de l'hiver boréal.

« Isolés dans cet espace infini, tout occupés à survivre, nous avons cru peu à peu que nous étions seuls au monde. Et nous avons développé une manière de vivre, de penser, de représenter l'univers, qui peut sembler très différente de la vôtre. »

Scène 12

On voit l'ombre de l'inukshuk de neige qui tourne et s'allonge rapidement, démesurément, jusqu'à disparaître. Comme si le soleil se couchait en accéléré. La nuit est tombée. Le vent aussi.

Scène 13

On distingue des caribous couchés dans la neige. On entend leur souffle qui se mêlent aux chants de gorge.

« Mais nous avons au fond les mêmes besoins, nous faisons les mêmes rêves, nous affrontons les mêmes mystères. Nous aussi, comme tous les humains, depuis que le monde est monde, nous nous sommes demandé qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. »

Scène 14

Ciel très étoilé. Sans lune. La Voie Lactée apparaît très claire et nette. On voit l'étoile Polaire et la Grande Ourse presque à la verticale.

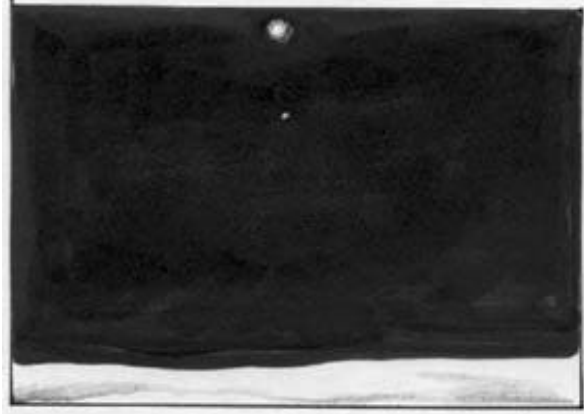
On entend en alternance une voix de femme et une voix d'homme en alternance. Parfois en duo (?).

« Ces poussières d'étoiles, votre Voie Lactée, est pour nous aussi un chemin, une piste, celle qu'emprunte l'Ours poursuivi par les chiens du chasseur.

Et cette constellation, que vous appelez la Grande Ourse (parce que pour les Anciens le Grand Nord était le pays de l'Ours qui en grec se dit *arktos*) représente pour nous la Grande femelle Caribou, la mère de tous les animaux.

Si nous avons su être bons, elle veillera sur nous tous. Elle conduira son troupeau vers nos chasseurs.

Elle seule connaît tous les secrets. »



Scène 15

Animation. La constellation du caribou (Grande Ourse) se transforme en homme-caribou.

On voit une sculpture (ou plusieurs) représentant un homme-caribou. Comme, par exemple, le *Caribou-Man Drummer* de David Ruben Piqtoukun.

Voix de l'homme.

« Pour subvenir à ses besoins et à ceux des siens, pour fabriquer ses outils, ses armes, ses vêtements, pour se nourrir, un chasseur devait être habile et rusé. Il devait devenir son propre gibier.

Nous avons nos tambours, nos danses et nos chants. »

Scène 16

En sépia. Un chasseur d'autrefois, les mains au-dessus de la tête, imitant les bois du caribou s'approche d'une petite harde, les armes à la main.

« Le chasseur devait se transformer. Il devenait caribou. Il ne faisait plus qu'un avec lui.

Dans cette chasse qu'il menait chaque jour de sa vie, c'était toujours lui qu'il cherchait, qu'il trouvait. C'était toujours lui qu'il attendait. »

Scène 17

Lever de pleine lune, rousse, énorme.

Scène 18

Brusque lever de soleil sur les Torngats. Cris d'oiseaux déchirant l'espace. Un iceberg se détache avec fracas de la banquise. Des bancs d'ombles font bouillonner l'eau aux bouches des rivières. Des volées d'oiseaux migrateurs et de passereaux s'abattent sur la toundra encore en partie enneigée. Des baleines et des icebergs passent devant Hebron, sur la mer du Labrador. Sur la côte et dans la toundra, dans les airs et dans l'eau, plein de bêtes affairées, renards, lièvres, lagopèdes, etc. Des milliers de lemmings courent sur la mousse et le lichen où il y a beaucoup de flaques d'eau. L'inukshuk de neige est aux trois quarts fondu. Voix d'homme. Changement de ton. Ici, plus didactique, plus familier. Comme un père parlant à son fils. Tambour.

« Il y a des signes qui ne trompent pas celui qui connaît et aime ce pays. Lorsque les animaux, même ceux qui, comme le soleil, ont passé l'hiver cachés sous la terre, sortent, courent, se battent et tour à tour mêlent leurs cris, leurs plaintes, leurs chants, à ceux des oiseaux qui emplissent la nuit lumineuse, nous savons que les caribous ont déjà quitté par petits groupes les forêts de la taïga où ils ont passé le plus dur de l'hiver et qu'ils s'avancent vers nous, vers le cœur de la toundra. Et les loups suivent qui harcèlent les faibles, achèvent les blessés. »s

Scène 19



Petite harde de caribou. Pas très dense. Leur pelage est ras et pelée, contrastant avec l'épaisse fourrure des caribous aperçus plus tôt.

« Au printemps, on ne chassait pas les caribous. L'hiver les avait amaigris et fatigués, leur fourrure était pelée, trouée. On ne pouvait rien en faire. Mais nous savions que les femelles engrossées à l'automne allaient bientôt se détacher du troupeau et monter ensemble vers les lieux de vêlage. »

Scène 20

Jeux du soleil sur les flaques et les mares d'eau qui constellent la toundra. Les femelles marchent lentement. Certaines sont accompagnées d'une taure d'un an qu'elles repoussent. Plusieurs portent des bois. Elles s'arrêtent fréquemment pour brouter. Elles lèvent souvent la tête et regardent de tous côtés.

Scène 21

On s'attache à une femelle en particulier qui marche un peu à l'écart de la harde. Gros plan de sa tête, de sa fourrure pelée, de son pis déjà gonflé.

« Chaque année, au printemps (début juin) xxx 000 femelles viennent mettre bas dans les parages de la rivière George ou de la rivière aux Feuilles, berceaux des deux plus grandes hardes d'animaux terrestres au monde. »

Scène 22

Notre femelle dans un vaste espace très dégagé, la toundra.

« Les femelles se sentent en sécurité dans ces paysages très ouverts, sans obstacle, où les prédateurs ont peu de chance de s'approcher sans être vus.
Pour le caribou, le salut est toujours dans la fuite. Il suffit d'apercevoir à temps le prédateur pour lui échapper. Et ici, dans ces terres plates à l'infini, on peut voir très loin, parfois jusqu'au bout du monde. »

Scène 23

La toundra vide, immense, mouillée. Avec des vapeurs et des brumes, des miroitements.

« Mais on ne sait jamais. Il peut toujours y avoir de mauvais esprits rôdant sur la toundra. Le monde en est plein. Même s'il ne fait pratiquement plus jamais nuit. »

Scène 24

Gros plan. La tête de la femelle caribou qui s'arrête souvent et regarde le paysage. Elle est visiblement inquiète.

Un aigle doré plane très haut dans le ciel.

Le loup trotte au loin.

Le harfang (ou l'aigle) enlevant (ou dévorant) un lemming ou un lapereau...

Scène 25

Scène de vêlage.

On réentend, très doux, les chants de gorge.

On voit un faon nouveau-né sous la femelle caribou. Elle le lèche.

Autour d'elle, à l'écart, beaucoup de mères sont en train de vêler ou de lécher leur nouveau-né.

« Les femelles vont très vite mettre bas. On ne s'arrêtera que quelques heures.
Pour survivre, pour échapper aux prédateurs et pour se nourrir, les animaux qui vivent sur ce territoire doivent être continuellement en mouvement. Il n'y a pas de sédentaires parmi les grands mammifères terrestres de la toundra. Que des migrateurs infatigables, des voyageurs aguerris. Comme nous étions, autrefois. »

Scène 26

À l'arrière plan, très loin, on revoit le petit groupe d'humains en marche dans la toundra. Ils se sont rapprochés. Sépia, tournant au bleu.



Scène 27

Gros plan de la tête de la femelle qui regarde l'horizon comme si elle attendait quelque chose. On entend de nouveau les chants de gorge. Des halètements.

Scène 28

Le faon fait de pénibles efforts pour se tenir debout. Sa mère l'encourage en la poussant du museau. Tuktuk retombe à plusieurs reprises. La mère regarde toujours de tous bords, tous côtés.

Scène 29

Le faon enfin debout fait quelques pas, tombe, se relève. Sa mère s'éloigne et attend. Dès que le faon s'approche, elle s'éloigne de nouveau. Le faon tombe, se relève, la suit. Le faon, seul, à l'écart, tremblant, faisant quelques pas hésitants.

« Cette jeune femelle caribou, nous l'appellerons Tuktuk, entreprend une interminable migration. Toute sa vie, Tuktuk va marcher. Jusqu'à 6 000 km par an, dans la toundra et la taïga, sous des températures extrêmes, sur une terre mesquine, pauvre. Dans un an, toujours accompagné de sa mère, elle reviendra ici. Elle sera devenue dépositaire d'un savoir-faire, elle connaîtra l'itinéraire qu'empruntent les femelles pour échapper aux prédateurs, etc. »

Scène 30

Le loup sur une hauteur observe.
On entend les chants de gorge.

Scène 31

On voit de plus près les chanteuses de gorge. En plan américain d'abord, puis en très gros plan. L'une est toute jeune, l'autre a le visage parcheminé des vieilles femmes inuit... Elles portent des costumes traditionnels. Elles sont face à face, très rapprochées, presque embrassées. Elles se regardent dans les yeux. De cette scène, de leurs chants, de leurs visages, se dégage une impression de force et de douceur.

Scène 32



On voit la pleine lune dans le ciel diurne. Elle devient le globe terrestre tournant dans l'espace. On voit que la toundra, clairement identifiée, en fait le tour. On s'arrête sur l'Amérique du Nord, le détroit de Behring.

« La toundra couvre environ 15 pour cent de la surface du globe qu'elle ceinture littéralement. Aucun des grands écosystèmes de la planète n'est moins généreux, aucun ne prend autant de temps pour régénérer sa couverture végétale et n'offre une telle homogénéité, une aussi écrasante uniformité, tant de rigueur et de constance dans la démesure. »

Scène 33

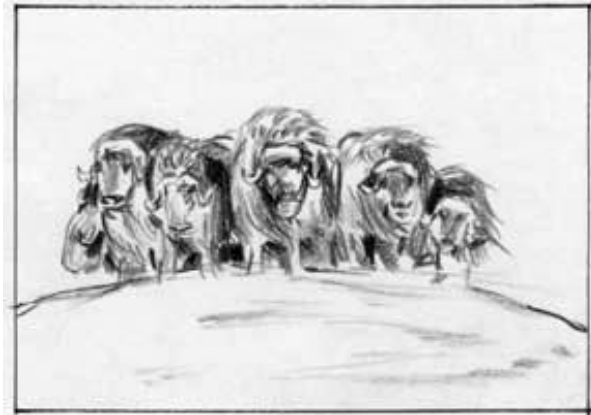
Zoom out. Le globe devient le soleil.

Grand survol de la toundra, mer de lichen et de mousse d'une effrayante monotonie.

« Jusqu'à l'orée de la taïga, la toundra reste chiche, même pendant le court été. Elle est 100 fois moins productive que les terres de n'importe quelle région tempérée du globe, presque aussi aride et désolée que le cœur des grands déserts chauds. Le botaniste dénombre ici 350 espèces végétales. Dans le bassin de l'Amazone, il en comptera plus de 30 000. »

Scène 34

On revoit les bœufs musqués marchant dans la toundra.



Scène 35

Tuktu et sa mère en marche elles aussi. Elles se sont jointes à un vaste troupeau. Des milliers de mères avec leurs petits.

« Mais la toundra est si extraordinairement vaste que malgré son extrême indigence elle peut nourrir des millions de caribous et de rennes, des dizaines de milliers de bœufs musqués. Ce sont ces animaux qui ont assuré la survie de ceux qui ont vécu loin des littoraux, à l'intérieur des terres. »

Scène 36

Le soleil très bas sur l'horizon.

On voit, comme s'ils sortaient de la lumière du soleil, très loin sur l'horizon, un petit groupe d'hommes et de femmes. En sépia.

« Chez nous, on ne peut parler, comme les peuples du Sud, de la Terre nourricière. Ce sont les animaux exclusivement qui nous ont nourris. Certains peuples parmi nous ont vécu sans aucune nourriture végétale, jamais. C'était toujours vers les animaux que nous nous tournions, eux que nous cherchions. Ils étaient nos frères... »

Scène 37

Un gigantesque inukshuk de pierre s'étendant sur la toundra. Sol spongieux, brumes épaisses, marécages. Beaucoup d'eau.

Scène 38

Tuktu est encore incertaine sur ses longues jambes, mais elle parvient toujours à rejoindre sa mère. Celle-ci parfois s'arrête, l'attend, se laisse téter.

Elle repousse brutalement les autres faons qui cherchent à s'approcher d'elle.

Scène 39

Tuktu et sa mère courent ensemble (pour le plaisir, dirait-on) à l'écart du troupeau. Scène heureuse, idyllique. Musique joyeuse. Tuktu imite sa mère. Elle essaie de brouter comme elle.

Scène 40

Les chanteuses de gorge face à face. La caméra tourne autour d'elle, découvrant à l'arrière-plan des espaces infinis, le soleil. Jeux d'ombres.

Scène 41



Quand s'arrête brusquement la course de Tuktu et sa mère, c'est visiblement l'été. On se pose (en plongée) sur un tapis de lichens, de mousses et de carex multicolores. On voit les affleurement rocheux très colorés aussi. Quelques arbustes rabougris au creux de vallons protégés.

« Les lichens dont les immenses colonies couvrent la toundra sont des végétaux très complexes formés de l'association d'un champignon et d'une algue vivant en symbiose. Ils sont très résistants à la sécheresse, au froid, à la chaleur. Très représentatifs donc des êtres vivants dans ce milieu. »

Scène 42

Au ras du sol, on voit sur la toundra un mirage, dans lequel les images apparaissent inversées, déformées. (Phénomène optique observable en été).

« Les plantes comme les animaux se sont adaptées à ce milieu. Elles parviennent à fleurir et à porter fruit pendant le très court été. Certaines prendront deux ou trois ans pour compléter leur cycle. Une année elles bourgeonnent; l'année suivante, elles fleurissent; elles porteront des fruits la troisième année. »

Scène 43

Arbustes, saules, etc. Au creux de petites dépressions.

« Ces saules nains de moins d'un mètre de hauteur sont trois fois centenaires. Ils croissent d'un quart de centimètre par an.

Ainsi, dans cet environnement, les ressources alimentaires et les matériaux technologiques sont d'une extrême rareté. Pour survivre ici, nos ancêtres ont dû utiliser toutes les ressources du milieu, toutes leurs forces, leur intelligence.

Et, nécessairement, se déplacer sans cesse à la recherche de leur nourriture et des matériaux dont ils avaient besoin...

Pour survivre, ils suivaient parfois les grands troupeaux de caribous dont ils tiraient leurs subsistance. »

Scène 44

Série de plans macros de divers lichens, sphaignes et mousses. Pour leur beauté plastique, simplement. Et pour montrer leur grande diversité.

Alectoria ochroleuca, "Mane lichen": jaune-brun au centre, bleu-vert et bleu-noir vers les extrémités.

Arctoparmelia centrifuga, "Sunburst lichen": lichen plat, formant sur les roches une série de cercles concentriques au rebord de couleur vive.

Rhizocarpon geographicum, "Map lichen": très commun dans la toundra, forme sur les roches des croissances irrégulières, plates, ressemblant grossièrement à des cartes géographiques. Certains peuvent être âgés de plus de 4,500 ans.

Xanthoria elegans, "Jewel lichen": orange vif. Sur des rochers occupés par des colonies d'oiseaux où se trouve de grandes quantités de guano. Croissance lente, environ 3 cm par siècle.

Cladina rangifera, "Caribou lichen" ou mousse de caribou. Plus commun dans les forêts subarctiques que dans la toundra.

« Les lichens ont une très faible valeur nutritive.

Le caribou possède heureusement un système de recyclage de l'urée. Plutôt que d'être rejetée dans l'urine, comme chez la plupart des mammifères, l'urée, qui contient de l'azote, élément essentiel à la synthèse des protéines, retourne dans la panse de l'animal.

La capacité du caribou de recycler l'azote lui permet de survivre bien qu'il ingurgite beaucoup moins de protéine que les autres ongulés. »

Scène 45

Après le passage des caribous. Espace piétiné et brouté, rasé.

« Comme tous les lichens, la mousse de caribou est très fragile. Et sa croissance est extrêmement lente. Après le passage des hardes de caribou, il faudra au moins 25 ans, dans des conditions idéales de température et d'humidité, pour refaire la couverture de lichen. »

Scène 46

Tuktu et sa mère broutant dans une mer de lichen et de fleurs.

On entend soudain, s'amplifiant rapidement jusqu'à devenir obsédant et effrayant le bourdonnement de myriades de mouches. Et le vacarme de milliers de caribous en pleine course.



« Comme tout événement dans l'Arctique, l'arrivée des mouches et des moustiques se fait brusquement. C'est une véritable explosion.

La toundra, continuellement humide à cette époque de l'année, est le milieu idéal pour l'éclosion de ces parasites, les prédateurs les plus meurtriers que connaissent les caribous.

Le pergélisol agit comme une couche imperméable qui empêche toute infiltration d'eau, de sorte qu'au printemps et en été, même s'il n'y a pas beaucoup de précipitations, le sol est généralement gorgé d'eau.

Dès que la température atteint les 13 degrés Celsius, en quelques heures des milliards d'œufs éclosent...

Pour les animaux, pour les humains, c'est l'enfer. »

Scène 47

La caméra est au centre de la grande harde de caribous qui arrivent sur elle et la submerge, comme une vague. Il y a énormément d'agitation.

Le troupeau est littéralement enveloppé dans un nuage très dense de mouches. On entend les râles et les halètements rauques des caribous. Le bourdonnement assourdissant des mouches, le cliquetis des sabots.



Scène 48

Plans macros des naseaux, des yeux, des oreilles, du pis des femelles couverts de mouches.

Gros plan de mouches et de larves grouillant dans la maigre fourrure d'été et sur la peau des caribous.

Scène 49

Un abdomen couvert de très grosses mouches.

Plans macro d'œufs qui éclosent, de larves blanchâtres grosses comme le pouce migrant sur les flancs de l'animal et se logeant dans la peau du dos.

« En été, pendant une période variant de deux à quatre semaines, la biomasse des insectes et des parasites est supérieure à celle des caribous. Ceux-ci, affolés, incapables de se nourrir et de se reposer, sont soumis à la pire épreuve... »

Le *Cephenemia trombe* se loge dans les naseaux, les sinus, le fond de la gorge du caribou où il pond ses œufs. Les larves y restent, bloquant une partie de la voie respiratoire du caribou. La mouche(oestre), *Oedemagena tarandi*, énorme taon, pond ses oeufs dans la fourrure de l'abdomen. La larve qui en sort quelques semaines plus tard migre vers le dos de l'animal pour se loger dans la peau et y rester jusqu'à la saison prochaine. Elle tombera alors au sol pour se transformer plus tard en taon qui pondra à son tour des oeufs sur les caribous. »

Scène 50

Des bêtes affolées se lancent dans des courses insensées.

Scène 51

Plans macros de moustiques (maringouins) dans les yeux et les naseaux du caribou.

« Les moustiques et des insectes piqueurs sont les plus dommageables. Ils drainent l'énergie des bêtes, les empêchent de manger, de se reposer, prélevant sur chaque individu jusqu'à un litre de sang par jour. »

Scène 52

Dans le tumulte, beaucoup de jeunes, parfois même des adultes, sont bousculés, piétinés.

Tuktu a perdu sa mère. On la voit toute seule à l'écart du troupeau, tremblante, elle rue et court en tout sens pour échapper aux mouches.

Scène 53

On voit quelques animaux épuisés, couverts de mouches. Ils ont renoncé à se défendre. Ils vont mourir. Ou sont déjà morts.

Scène 54

Le loup rôde, tout près.

« Pour survivre dans la toundra, un loup doit tuer au moins 16 caribous par an. Il suit la harde. Elle est son véritable pays. Il ne la quittera qu'au moment de la naissance de ses louveteaux. »



Scène 55

La mère de Tuktu est sortie de la harde, est revenue sur ses pas, la cherche, la ramène vers le troupeau toujours très agité et couvert de mouches dans lequel elles se fondent.

Scène 56

Les caribous en masses compactes cherchent le vent. Ils couvrent le faîte des montagnes qui de loin semblent bouger.

Scène 57

Quelques caribous en petits groupes (deux ou trois) sur les plaques de neiges qui restent encore au creux des vallées près des rivières.

Gros plans de la fourrure trouée et des flancs osseux des caribous.

Scène 58

Le loup s'est rapproché de la harde. Scène de prédation.

Scène 59

La harde entière lancée dans une course folle que l'on suit à vol d'oiseau.

« Le caribou est doté d'une constitution cardiaque exceptionnelle due à la présence d'une artère coronaire supplémentaire. Il peut soutenir à la course un rythme de 40 km à l'heure pendant plus d'une heure, ce qui lui permet, s'il n'est pas blessé, de semer le loup ou tout autre prédateur. Et même, pendant un moment, d'échapper à l'enfer des mouches. »

Scène 60

Quand la harde cesse de courir, on revoit Tuktu et sa mère. On sent un grand vent calme sur la toundra. Brusque fin de l'épisode des mouches. Le bourdonnement fait place à une musique apaisante, rafraîchissante. Changement de rythme.

Scène 61

Des milliers de caribous en train de brouter. La mère pousse ou attire Tuktu vers de grosses touffes de lichen.

Scène 62

Tapis de milliers de fleurs minuscules, saxifrages, linaiquettes, etc.

Scène 63

Le troupeau en marche. Tuktu toujours contre le flanc de sa mère.

Scène 64

Vues du haut des airs, les traces qu'a laissées le troupeau sur la toundra. Tout un réseau très marqué de sentiers formant un tableau abstrait d'une grande beauté. Rappelant que les caribous sont en continuel déplacement.

Des volées d'oiseaux disparaissent à l'horizon, vers le sud.

Scène 65

Images sépia. Le chasseur et le petit garçon. L'homme a fabriqué un semblant de caribou en branchage et enseigne à l'enfant à tirer à l'arc. Ils portent toujours des vêtements traditionnels en peau. On entend la voix de l'homme, comme s'il transmettait à son fils ses connaissances.



« En été, la fourrure du caribou est trouée par les mouches et les larves. Et sa chair est pauvre. Il faut attendre. Quand les premières gelées couvriront la terre, le caribou aura refait ses forces, il sera bien en chair, sa fourrure sera belle.

Le moment sera venu alors de fourbir tes armes. »

Scène 66

La toundra vide.

« À l'automne, le caribou donne une chair riche, solide et tendre, qu'on mange crue ou à peine bouillie, de manière à ne rien perdre de sa valeur nutritive. On peut également la mettre à sécher.

Tu l'attendras, tu l'appelleras.

Tu tiendras l'affût pendant tout un jour et toute une nuit et tout un jour encore, tant qu'il le faudra, sans manger, sans dormir...

Il viendra, si tu es prêt, si tu y crois. Il viendra, si tu le connais bien. »

Scène 67

Des mâles portant de magnifiques bois couverts de velours se mélangent aux femelles et aux petits. Très calmes.

Gros plan du velours.

« Les bois des caribous, comme ceux de tous les autres cervidés, poussent et tombent chaque année. Pendant la croissance, ils sont recouverts d'un tissu spongieux fortement vascularisé appelé velours.

Les femelles également portent des bois, une particularité qu'on ne retrouve chez aucun autre cervidé... »

Scène 68

Un mâle frotte ses bois contre un arbre pour en arracher le velours qui tombe en lambeaux ensanglantés.

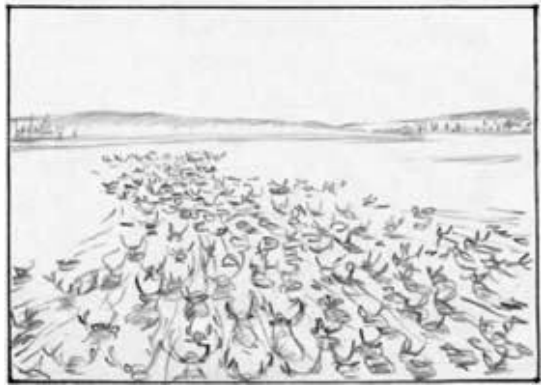
Scène 69

Des mères chassent leurs faons mâles qui doivent quitter la harde. Mais Tuktu, comme les autres jeunes femelles, reste près de sa mère.

Scène 70

Un gros mâle, ses bois tout rouges contre le ciel bleu de septembre.

La toundra dans ses couleurs d'automne. Les mousses ont tourné au cramoisi, au doré, à l'ocre...



Scène 71

Au bord d'une rivière. Le courant est très fort. Les bêtes sont surexcitées, elles hésitent. La traversée est finalement amorcée par une femelle qui sera bientôt suivie du troupeau entier.

Scène 72

Tuktu, hésitante, est littéralement poussée à l'eau par sa mère.

Scène 73

Forêt d'andouillers sur l'eau.

Gros plans sous l'eau des sabots.

« Les larges sabots concaves des caribous sont des pales d'une extraordinaire efficacité.

Ces traversées des rivières, très nombreuses, sont toujours périlleuses. Dans l'eau, le caribou est vulnérable.

Si tu as su l'attendre sur l'autre rive, il viendra t'offrir sa vie.

Le caribou donne délibérément sa vie à l'inumarik, au chasseur qui le respecte, qui le connaît. »

Scène 74

Tuktu nage tout contre le flanc de sa mère.

Scène 75

Sur la rive, après la traversée, les caribous s'ébrouent avant de reprendre leur marche. À contre-jour, chacun est pendant un moment entouré d'une bruine à travers laquelle on perçoit des arcs-en-ciel, un véritable kaléidoscope. Qui se fige tout à coup.

Scène 76

Plan macro. Formation sur le lichen de frimas, de givre.

Scène 77

Plan macro. On voit, sur les lichens et dans les flaques d'eau, la formation de cristaux en accéléré.

Scène 78

Volées d'oiseaux migrateurs qui disparaissent dans le lointain. Le silence s'abat. La toundra a perdu ses couleurs chaudes d'automne. Elle est vide, blanche et bleue.

Les derniers moments ont été très animés. Avec l'arrivée de l'automne, on aura des mouvements plus amples, plus lents.

Scène 79

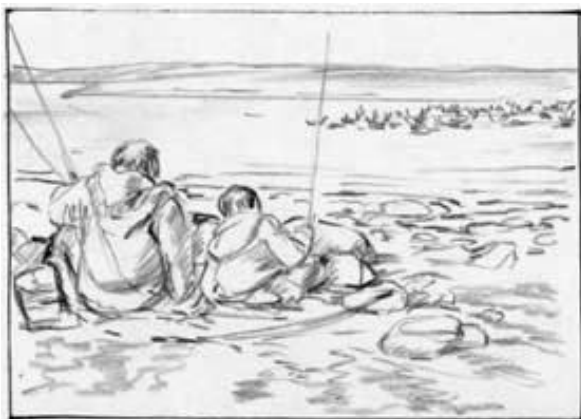
Des rangées d'inukshuit plantés sur la toundra enneigée. Reprise en force des duels de chants. S'y ajoutent des cris de femmes et d'enfants.

La voix de l'homme.

« Tu devais remercier le caribou qui était venu te donner sa vie.

Par respect pour lui, tu ne devais rien de sa chair, de son sang, de ses os et sa peau. Même le contenu de son estomac, bouillie de lichens riches en glucides et en vitamine B, tu le mangeais. Tu y trouvais des forces, les forces du caribou... »

Scène 80



Le chasseur et le petit garçon. Leurs armes à la main, embusqués. Le père parle au garçon.

« Les caribous, comme la plupart des animaux, sont naturellement bons et généreux. Ils te donneront leur chair à manger, leur peau pour te vêtir, leurs os, leurs bois et leurs dents pour t'outiller et t'armer. »

Scène 81

La harde en marche, très grosse. Les femelles et leurs petits, les grands mâles. Le ciel et la toundra enneigée se confondent, de sorte qu'ils semblent marcher dans l'espace. Ils se perdent dans la lumière.

« En retour, tu dois respecter leurs âmes qui sont parfois ombrageuses, souvent très susceptibles. Un animal dont l'âme est blessée ou froissée de quelque manière cherchera à se venger. Il avertira les siens qui ne viendront plus offrir leur vie au chasseur. »

Scène 82

Les chants et les cris ont cessé. La plaine apparaît soudain terriblement vide au-delà des inukshuit.

« Le caribou refusera alors de venir te donner sa vie... Et tu seras en grand danger. »

Scène 83

Le gros de la harde en marche.

« Poussés par leur incessante quête de nourriture et la peur constante des prédateurs, les caribous sont rarement immobiles. En une seule année, ils piétinent une superficie de près de 800 000 km carrés. Rien ne les arrête, ni prédateurs, ni lacs, ni rivières...

C'est à l'automne, au moment du rut, alors qu'ils se regroupent par centaines de milliers, qu'ils offrent l'un des plus impressionnants spectacles de migration au monde. Beaucoup d'entre eux quittent alors la toundra pour entrer dans la taïga où ils passeront le plus dur de l'hiver. »

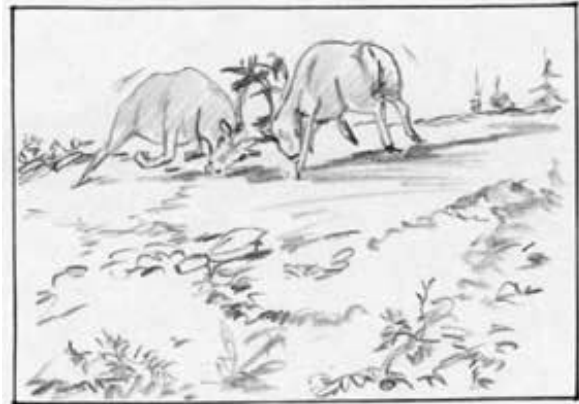
Scène 84

Typiques paysages de la taïga tranchant avec ceux de la toundra. Caribous parmi les conifères.

« Dans la taïga, les conditions climatiques sont plus clémentes que dans la toundra. Et la nourriture y est plus abondante. La température peut quand même descendre jusqu'à -45C. Et le loup y est chez lui, plus que partout ailleurs. »

Scène 85

Frénésie grandissante dans la harde qui regroupe maintenant les mâles, les femelles, les petits.



Scène 86

Affrontements entre mâles. Ils se placent côte à côte, tête-bêche, le cou tendu. Les groupes se font, se défont, grossissent, se fractionnent. Scènes de combat.

Scène 87

Des mâles aux bois cassés, blessés.

Scène 88



Scène d'accouplement. Réaction craintive de Tuktu quand sa mère se laisse approcher et monter par un mâle. Elle s'éloigne, revient.

Scène 89

Grosse neige dont les flocons restent sur le dos et les flancs des caribous.

Scène 90

Gros plans des flancs, de la tête, des jambes, des sabots, de la fourrure du caribou en marche.

« Les mâles, qui s'étaient engraisés en août et septembre, après les mouches, sont redevenus maigres. Ils commencent à perdre leurs bois. »

Scène 91

Scène bucolique, très calme, romantique. Tuktu et sa mère, à l'écart, broutant des carex, des lichens que la mère trouve sous la neige.

Scène 92

Des caribous marchent dans l'aube. On les voit de profil, de manière à bien distinguer leur magnifique pelage d'hiver, les larges collets de fourrure blanche dont on voit quelques gros plans.

Scène 93

Plan macro des poils de la fourrure, de manière à bien en distinguer la forme.

« La fourrure d'hiver du caribou est un extraordinaire isolant. Elle les couvre en entier, même les naseaux, les oreilles, les pieds qui s'adaptent aux saisons, réduisant au maximum en hiver le contact avec le sol glacé.

Chaque poil de cette fourrure très dense est renflé au bout extérieur. Il contient d'innombrables cellules remplies d'air. Le caribou est ainsi enveloppé d'une couche d'air chaud qui agit comme un isolant quasi parfait. Il sera bien à des températures aussi basses que -40 degrés C. »

Scène 94

Autre traversée d'une rivière ou d'un lac. Cette fois, les caribous brisent sous leur poids la couverture de glace. (Il n'est pas inutile de faire plus d'une traversée. Une en eaux libres, l'autre à travers les glaces. Dans leurs migrations, les caribous traversent presque tous les jours des lacs et des rivières.)

« Grâce à cette fourrure aérée, les caribous flottent facilement. Ils peuvent nager pendant des heures dans l'eau glacée. »

Scène 95

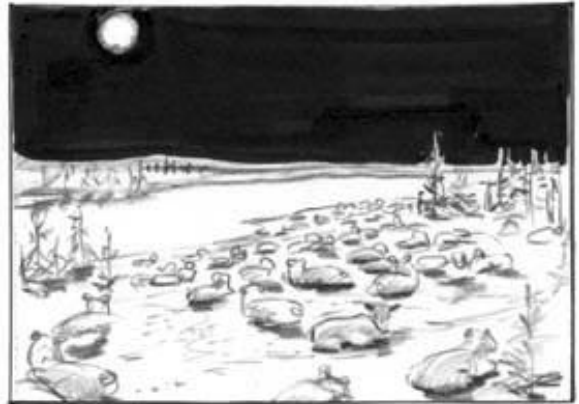
Du haut des airs, d'innombrables traces de caribous formant un lacis très dense sur la neige durcie. Le vent se lève.

Scène 96

Gros blizzard. La harde s'est immobilisée.
On voit Tuktu bien à l'abri contre le flanc de sa mère.

Scène 97

La nuit. Les caribous sont couchés dans la neige sous la pleine lune toujours basse sur l'horizon. On voit toujours Tuktu auprès de sa mère, collée à elle.



Scène 98

L'aube. Gros nuage de vapeur dans les airs, sous la ligne d'horizon. Apparaissent ensuite les caribous. C'est de leur masse et de leur haleine que se dégage la vapeur qui forme au-dessus d'eux un véritable nuage visible longtemps avant eux.

Scène 99

On revoit le champ de neige et les nombreux cratères aperçus au tout début. Des centaines de caribous fouillent la neige avec leurs bois et leurs pattes pour trouver du lichen.

Gros plans des sabots.

« Les sabots concaves et à bords tranchants font de très bonnes pelles à neige. D'où le nom qu'ont donné les indiens Micmacs à ce cervidé, xalibu, qui veut dire pelleur. Ces sabots sont également des sortes de raquettes antidérapantes qui permettent au caribou de se déplacer aisément sur la neige durcie et de courir sur les surfaces gelées. »

Scène 100

On voit Tuktu aux côtés de sa mère. Elle apprend à pelleter la neige et à creuser des cratères pour trouver du lichen. Sa mère la pousse du museau vers les cratères qu'elle a creusés.

« Dans les grands froids de février, un caribou devra passer 12 heures par jour à creuser ces cratères. En période de disette, chaque adulte peut en creuser jusqu'à une centaine pour trouver les 10 à 15 livres de fourrage dont il a besoin. »

Scène 101

La mère de Tuktu, qui a conservé ses bois, repousse les mâles qui n'en ont plus et qui tentent de lui enlever le lichen qu'elle a trouvé.

« Pour se nourrir et nourrir leur faon, les mères doivent défendre chèrement leur trouvaille. Les femelles qui ont vêlé en juin conservent donc leurs andouillers plus longtemps que les mâles qu'elles peuvent ainsi écarter... »

Scène 102

À vol d'oiseau, on revoit le paysage après le passage des caribous. Des centaines de cratères dans la neige. Tout l'espace est piétiné.

Scène 103

Tuktu est repoussée par sa mère.

Scène 104

Les longues files de migration ont reprises vers le nord. Les caribous en marche croisent ou suivent des traces d'autres caribous... puis, soudainement, des traces de motoneige, qu'emprunte la caméra.

« Autrefois, notre vie, notre survie dépendait très étroitement du caribou. Aujourd'hui, les rôles sont inversés. Désormais, grâce aux technologies modernes, on peut suivre la harde partout. Plus besoin de tenir l'affût. »

Scène 105

La lune se levant, rouge, immense.

« On peut localiser les hardes par satellite et suivre au jour le jour leurs migrations, avec une marge d'erreur de moins d'un kilomètre. Et on peut étudier au jour le jour l'impact de ces migrations sur la faune et la flore du Nunavik.

Scène 106



Au ralenti, les plus belles images du plus grand troupeau en marche.

« Les biologistes estiment qu'un déclin rapide des effectifs se produira bientôt parmi les grands troupeaux de caribous du Nunavik.

Pire que tous les prédateurs, pire que les plus terribles violences du climat, il y a ce vide créé par le broutage excessif des hardes sans cesse grandissantes.

Depuis une vingtaine d'années, les hardes ont en effet augmenté à un tel rythme (jusqu'à atteindre dans le seul Nunavik plus d'un million de têtes) que les lichens n'ont pu se renouveler. Le troupeau de la

rivière George, le plus important troupeau d'animaux terrestre au monde, pourrait ainsi décliner très rapidement au cours des prochaines années. »

Scène 107

Images d'archives. Campement inuit. Igloo.

« Les peuples du Nord dans leur histoire ont plusieurs fois assisté à de telles fluctuations. Au début du siècle, en quelques années, les hardes ont été considérablement réduites, passant de plus d'un million d'individus à moins de 50 000. »

Scène 108

Le village fantôme de Hebron. En sépia.

« Chez les Inuit, les Naskapis et les Innu du Nunavik, il y eut, même récemment, des famines meurtrières, suite à la réduction des hardes et aux changements imprévus dans leurs itinéraires de migration.

Si ça se produit encore, il n'y aura peut-être pas de morts, comme autrefois, mais un mode de vie disparaîtra sans doute définitivement. C'est chose fréquente dans l'histoire du Grand Nord.»

Scène 109

Revoir l'inukshuk de pierre, le harfang des neiges, les bœufs musqués, avec autour d'eux les paysages du début, le cratère du Nouveau-Québec, les Torngats.

On comprend qu'on est de retour à la région de vêlage où est née Tuktu.

« Quand, dans vingt ou trente ans, la toundra se sera régénérée, les caribous devraient, toujours selon les biologistes, proliférer de nouveau...

À moins que les humains aient engendré par leurs activités industrielles d'irréparables désordres écologiques. »

Scène 110

À l'approche du lieu où Tuktu est née un an plus tôt, sa mère la repousse de plus en plus fermement.

Scène 111

Tuktu est seule un moment. Elle court dans la toundra. Elle rejoint le troupeau.

« Tuktu a un an. Elle a parcouru depuis sa naissance plus de 5 000 kilomètres. Elle connaît désormais la toundra, la taïga, tout ce pays, ses dangers, ses richesses. Elle peut y survivre.

Dans quelques années, elle reviendra ici donner naissance...

Dans quelques années, ce pays aura changé. Il sera devenu plus austère encore, plus aride. »



Scène 112

Le petit groupe d'humains en marche.

Cette fois, il s'éloigne, jusqu'à disparaître à l'horizon.

« Notre monde a changé. Notre pays, notre vie ont été transformés. Reverra-t-on jamais sur cette planète des troupeaux géants comme ceux qui errent aujourd'hui dans le Grand Nord?

Comme les caribous, les humains exploitent souvent de façon inconsidérée leur environnement qui pourrait bien, si on n'y prend garde, se détériorer au point un jour de n'être plus viable.

Il peut aussi être protégé. On peut aussi y vivre mieux. À nous de choisir. »

Scène 113



On revoit les deux chanteuses de gorge, la jeune et la vieille. Elles ont fini leurs chants. Elles rient.

Elles redeviennent la sculpture de stéatite qu'on a vue au début.

On entend toujours leur rire.

* * * *